

Hot-dog, santiago ou grille-pain, ces commerces ont la forme de ce qu'ils vendent... L'artiste arlésien Olivier Cablat recense dans un livre ces bâtiments que les architectes appellent «canards», à l'instar du premier du genre.

## Ma boutique à la tête de l'emploi

Par CLÉMENTINE MERCIER

**S**ur la route qui défile, la vue d'un hot-dog géant doit faire saliver l'automobiliste, l'amener à freiner, quitter son véhicule, et entrer dans le hot-dog pour acheter, précisément, un hot-dog. Telle est la fonction, supposée irrésistible, des bâtiments représentant, à une échelle monstrueuse, leur marchandise.

Ces fantaisies architecturales ont fleuri dans les années 60 aux Etats-Unis, puis ailleurs, dans le sillage de la société de consommation. Mais la première est née en 1930 à Long Island (Etat de New York), dans l'esprit d'un éleveur de canards, Martin Maurer. Confronté à la crise, l'infortuné fit construire sur une route très fréquentée une maison en forme de canard, longue de 9 mètres et haute de 6, avec l'espoir d'appâter le passant. Bingo. Son Big Duck, qui existe toujours, a attiré des générations de chalands friands de canards rôtis et d'œufs de cane. A tel point que le terme «canard» désigne aujourd'hui, dans le vocabulaire architectural, tout édifice qui prend la forme de ce qu'il fabrique ou vend. Et par extension, toute architecture qui est à l'image de son contenu.

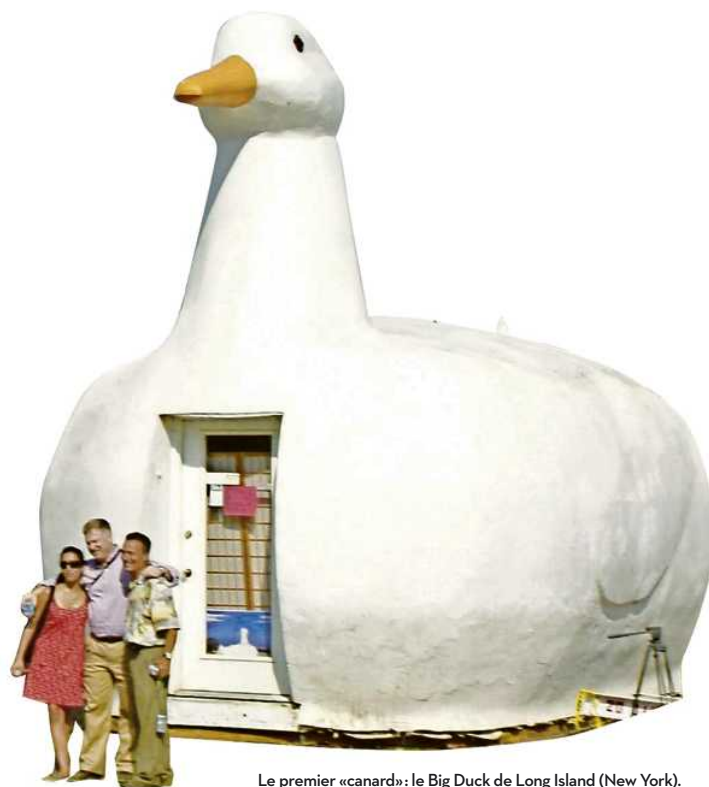
Olivier Cablat, artiste français résidant à Arles, rend hommage à cette tendance dans un livre au titre clin d'œil : *Duck, a Theory of Evolution* (1). Publié cet automne, il recense environ 250 types de bâtiments canards : chiens géants, tortues, crevettes, huîtres, santiags, chapeaux melon, sombreros, paniers, pianos, grille-pain... Il inclut dans ce catalogue des véhicules enseignes, c'est-à-dire des voitures, motos, avions en forme de banane, chaussure, hamburger ou cochon. L'ensemble évoque l'univers de l'illustrateur américain Richard Scarry, qui dessinait pour les enfants, dans les années 60, des voitures pomme, banane ou cornichon.

### Dans le ventre de l'animal

«Mon classement semble un peu fantaisiste, mais je garde les formes les plus identifiables et celles qui entretiennent une filiation populaire avec le canard d'origine», explique Olivier Cablat, 36 ans, rencontré dans son atelier du centre d'Arles. Ancien étudiant à l'école de photographie de la ville, il y enseigne à présent la théorie et la pratique de l'image numérique dans des cours pour adultes. Il ouvre son ordinateur, et sa collection d'images,



Le bâtiment guitare, à Bristol (Tennessee), l'un des «canards» présentés par Olivier Cablat, aux côtés de voitures enseignes. PHOTOS OLIVIER CABLAT



Le premier «canard»: le Big Duck de Long Island (New York).

immense, plante le logiciel. «Il y a là des photos que j'ai prises moi-même, et d'autres que l'on m'a données ou que j'ai empruntées à des amis photographes. Je me suis cantonné aux formes dans lesquelles on pouvait rentrer, physiquement. J'ai des bâtiments de 1920 à nos jours et de tous les continents, mais il n'y a pas de chronologie dans mes archives. Je veux casser la géographie et l'histoire, c'est ma liberté d'artiste. J'assume aussi le détournement qui ampute la contextualisation de l'image.»

Pour le festival des Arts visuels de Vevey en Suisse, cet été, Cablat a fait construire une réplique grandeur nature du canard grâce à des projections 3D.

**«Même les plus grands architectes font des canards: regardez la BNF qui est en forme de livres, l'Atomium de Bruxelles, l'opéra de Sydney qui imite des voiles et des coquillages, ou encore la pyramide du Louvre!»**

Dans le ventre de l'animal, on pouvait voir un film où défilaient, dans un jeu de *morphing*, toutes les formes canards recensées dans son livre: le bâtiment éléphant à Bangkok, le Basket Building des fabricants de paniers Longaberger dans l'Ohio, le bélier géant en Australie pour la laine mérinos, le Binocular Building à Los Angeles, siège social d'une agence de publicité en forme de jumelles signée... Frank Gehry. Lequel, souligne l'artiste, va construire une sorte de ruine pour la Fondation Luma d'art contemporain, à Arles. «Même les plus grands architectes font des canards: regardez la Bibliothèque nationale de France qui est en forme de livres, l'Atomium de Bruxelles, l'opéra de Sydney qui imite des voiles et des coquillages, ou encore la pyramide du Louvre!»

Une pyramide: c'est la forme clé de l'itinéraire de Cablat. Après des études d'ethnologie à Montpellier et aux Beaux-Arts de Marseille, il a très vite travaillé comme photographe documentaire pour le CNRS. Envoyé en Égypte où il est chargé de reproduire architectures et hiéroglyphes pour les archives scientifiques, il s'est passionné pour les

pyramides, dont il se met à chercher toutes les formes et usages sur Internet. En 2012, il publie un livre en forme de pyramide, recensant ses trouvailles. L'objet sera qualifié par Quentin Bajac, conservateur pour la photographie au MoMA (Museum of Modern Art de New York), de «livre canard». Le mot était dit. Voilà Olivier Cablat lancé sur la piste des canards comme dans une chasse au trésor. Il réalise alors le lien entre sa recherche et sa vieille passion pour les véhicules publicitaires du Tour de France (la voiture cochon, chaussure, aérosol). Toutes ces créations s'inscrivent, dit Olivier Cablat, «dans le pur héritage de Las Vegas», théorisé par les architectes américains Robert Venturi et Denise Scott Brown dans *l'Enseignement de Las Vegas* ou le symbolisme oublié de la forme architecturale. Dans cet ouvrage de référence du postmodernisme, paru en 1972, qui étudie la mutation de la ville à l'ère de l'automobile, ils soulignent la fonction du symbole comme système de communication et celle de l'image comme stimulus émotionnel. Et défendent «le symbolisme du laid et de l'ordinaire dans l'architecture».

#### «Dimanche au supermarché»

Olivier Cablat est un enfant des grands espaces commerciaux. «Quand mes parents, fonctionnaires, ont été mutés à Marseille, nous avons emménagé dans un lotissement réservé aux ouvriers du chantier de Plan-de-Campagne, la plus grande zone commerciale de France. Je l'ai vue se construire. Petit, j'assistais à des spectacles de cascadeurs, je passais le dimanche en famille au supermarché. D'ailleurs, je vais encore me régénérer dans ce genre de lieu. C'est aussi une forme de culture.» Plus ZAC que ZAD, Cablat voit dans ces architectures kitsch un art dont les racines plongent bien au-delà des délices de Las Vegas: «Tout cela existait avant les années 60. Ces bâtiments viennent des foires et du carnaval. Ce sont des formes populaires qui ont muté.»

(1) RVB Books, 32€.